

À PIED ! [LA DÔLE]

La Revue. - Vendredi 13 décembre 1912

Autrefois, l'on ne voyageait guère que pour ses affaires. Seuls quelques privilégiés de la fortune étaient curieux de voir le monde et s'accordaient des tournées de plaisir. Depuis quelques décades, les circonstances ont bien changé, et nous rencontrons aujourd'hui, même dans les classes les plus modestes de la société, des gens qui voyagent pour leur plaisir et leur agrément.

Ce goût de voyager est une conséquence de la culture intellectuelle de plus en plus répandue dans la population. Il est fait de curiosité, du désir d'apprendre et de voir autre chose que l'horizon familial et habituel ; du besoin devenu nécessaire, pour beaucoup, de changer d'air momentanément et d'abandonner pendant quelques jours au moins des occupations intellectuelles devenues trop absorbantes, en un mot de la nécessité de faire relâche.

Mais s'il y a unanimité de la part de tant et tant de gens à proclamer l'utilité et l'intérêt des voyages, petits ou grands, il se manifeste au contraire des divergences marquées dans la manière de les organiser et de les accomplir. Les uns refusent de se déplacer s'ils ne sont pas assurés de rencontrer partout où ils iront le confort le plus moderne ; d'autres, par contre, partent simplement et s'accommodent en toute circonstance de ce qu'ils trouvent et de ce qu'on leur offre. Ce sont les sages, et ils sont heureux !

D'autre part, la vitesse de déplacement des engins modernes de transport tente de plus en plus de nombreuses personnes. Il leur semble que plus elles auront fait de kilomètres, plus elles auront vu de pays, plus elles auront profité de leur temps et de leur argent. Erreur profonde. Quand on voit vite, on voit mal, superficiellement ; les impressions ressenties manquent de netteté, de profondeur, et s'effacent aussitôt.

Autrefois, avant l'invention des chemins de fer, on voyageait à pied ; même des gens haut placés et fortunés, qui auraient pu s'accorder une voiture n'hésitaient pas à mettre leurs jambes à contribution. J'ai lu, je ne sais trop où, le récit de deux étudiants de Zofingue se rendant à pied à leur fête centrale, récit charmant, relevé d'une pointe de gaieté et qui montre que ces jeunes gens, s'ils avançaient lentement, voyageaient avec

un plaisir évident et conservaient des images nettes des pays traversés.

On y revient tout doucement, à ces voyages pédestres, car eux seuls donnent joie et satisfaction et écrivent dans le cœur de solides impressions et d'impérissables souvenirs. De plus en plus, des gens nombreux en vantent le charme exquis éprouvé d'expérience et font leur possible pour les remettre en honneur parmi la jeunesse.

Pour moi, le voyage à pied, c'est l'idéal : on part quand on veut, on prend la route qui vous convient, on s'arrête quand l'envie vous en prend, au pied d'une haie pour manger un morceau, dans une pinte de village pour boire trois décis si l'on a soif, n'importe où pour allumer sa pipe, et dans les villages de notre pays ou des pays voisins, on rencontre toujours la bonne, simple et hospitalière auberge où l'on peut manger, boire et dormir à prix raisonnable. C'est la liberté, l'indépendance absolue que vous prenez ainsi pour compagnes, et à ce taux on est joyeux, de bonne humeur, tout nous paraît aimable et rose. Et puis quand on sait faire et s'arranger et que l'on a des exigences modestes, on s'en tire presque pour rien ! — Inutile de se fatiguer, de s'éreinter : on va selon ses forces, tant pis si l'on ne fait que 20 ou 30 km par jour. Est-ce voyager que de compter les kilomètres et de mesurer la jouissance au chemin parcouru ? — Vraiment, ceux qui, au retour d'une excursion, ne peuvent que dire : « on est parti à telle heure, on est arrivé à telle heure, on a fait tant de chemin », sont à plaindre !

Où aller à pied ? — Mais au plus près, autour de soi. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, la beauté est partout, au près autant qu'au loin ; il suffit d'ouvrir les yeux pour la voir : notre canton de Vaud n'est-il pas suffisamment beau pour qu'il ne puisse devenir le but d'une série de jolies excursions ? Que ceux de la plaine aillent à la montagne et ceux de la montagne à la plaine ! Ainsi nous apprendrons à connaître notre pays et à nous connaître les uns les autres.

Depuis quelques années, je m'efforce de mettre ces idées à l'état d'exécution et de parcourir notre canton qui vaut tous les pays du monde ; aussi chaque automne, je consacre deux ou trois jours à visiter à pied une région après une autre. Et puis, je ne vais pas seul, la famille au complet

est de la fête, et, seuls ceux qui font comme moi, peuvent dire tout le plaisir que l'on éprouve en pareille circonstance.

Tout dernièrement, au milieu d'octobre, nous avons fait, donc en famille une excursion à la Dôle. Seulement, nous avons pris par le plus long ; l'aller s'est effectué par le Marchairuz et le pied du Jura, et le retour par les sommets du Noirmont, etc. J'entends l'objection : cet itinéraire est une folie, va-t-on à la Dôle par une voie aussi détournée ? – Mais pourquoi pas, je vous le demande, si cette route est intéressante, pittoresque et variée, pourquoi ne pas la suivre et la préférer à la route ordinaire, si courte relativement soit-elle ?

Donc, un lundi matin, par un ciel radieux, nous sommes partis avec l'intention d'aller coucher le soir même à Arzier.

Le trajet de St-George à Arzier nous a laissé un souvenir délicieux. Cette région du pied du Jura est jolie comme tout avec ses beaux villages pittoresquement assis au pied des bois, dominant le plateau et le lac et regardant les Alpes bien en face, Il y en a toute une série : Longirod, Marchissy, Le Vaud, Bassins, sans compter ceux que l'on aperçoit plus bas.

Tous sont plaisants à voir, avec leurs bonnes maisons paysannes, soigneusement entretenues, et leur décor de grands arbres ; tous respirent le calme, la tranquillité et le travail, le sain travail des champs.

En passant à Marchissy, on ne peut manquer d'admirer la pittoresque église et son antique et gigantesque tilleul qui d'après le livre «Les beaux arbres du canton de Vaud» mesure 10 m de circonférence.

Le Vaud me paraît avoir résolu de façon heureuse le problème du logement de l'église et de l'école. La première est logée à l'étage et la seconde au plain-pied d'un joli bâtiment dont l'architecture générale est celle d'un temple et qui n'a probablement pas son pareil dans le canton.

Arzier, lui aussi, occupe une situation exquise. Bâti le long d'une pente raide, jouxtant les sapins, il surplombe littéralement le plateau, et si les amateurs de villégiature, les Genevois notamment, viennent nombreux dans la bonne saison, peupler les pensions édifiées à leur intention, il n'y a rien d'étonnant, car la position de ce beau village est unique.

Quiconque arrive à St-Cergue se demande où peut bien être la Dôle.

Il est de fait qu'elle est totalement invisible et aucun point de repère ne vous permet de reconnaître la route qui conduit sur cette sommité. Et

je me souviens de m'être prodigieusement égaré, il y a quelque vingt ans, dans la région boisée qui s'étend entre St-Cergue et la Dôle. Aujourd'hui, il faudrait être doublement un âne pour faire fausse route. En effet, d'innombrables traces rouges, au pinceau, jalonnent le chemin et permettent au plus novice des touristes, d'atteindre le sommet de la montagne sans la moindre difficulté.

J'ai gravi la Dôle à répétées fois, je n'y ai jamais vu personne ou peu s'en faut. Pourtant, la Dôle doit être très fréquentée et recevoir à certaines occasions des nuées de visiteurs. On en acquiert vite la certitude en parcourant le plateau culminant de cet incomparable belvédère. À chaque pas, on rencontre des tessons de bouteilles, des morceaux de papier, des boîtes de conserves vides. Tous ces débris, ces immondices, ces reliefs de repas ont été laissés sur place par des promeneurs négligents, ignorants ou imbus d'un sans-gêne outrageant. Et bien vite on éprouve un dégoût insurmontable et de rudes épithètes vous viennent à la bouche pour tancer comme ils le méritent ces touristes qui décidément en prennent trop à leur aise. Quand donc comprendront-ils qu'il est de la plus élémentaire propreté de détruire ou de faire disparaître tous les reliquats de festins champêtres ? Quand donc apprendront-ils que les éclats de verre sont dangereux pour les gens et pour les bêtes, quand donc enfin se rendront-ils compte du respect que l'homme doit à la montagne, à la Nature, dans ses sites les plus beaux ?

La Dôle n'est pas une montagne ordinaire. Elle a du caractère, elle a de la ligne. De nulle part, elle ne donne une impression aussi majestueuse que lorsqu'on la considère des pentes sud du Noirmont. Le précipice se précise un une ligne nette, plongeante, presque verticale, tandis que la pente septentrionale, rapide d'abord, ne tarde pas à se relever en une courbe gracieuse qui se perd dans les forêts qui ceignent le pied de la montagne. Aux premières heures du jour, alors que la face nord est encore dans l'ombre, la silhouette de la cime s'accuse rude, puissante, et rappelle certains sommets des Préalpes, le Moléson notamment.

La Dôle a son précipice, et bien marqué encore. Il est complexe, formé par des talus très raides, alternant avec des gradins verticaux ou peu s'en faut. Il est de ce fait extrêmement dangereux, quand même il n'y paraît guère.

Le panorama de la Dôle est grandiose. Du plateau où se silhouettent les clochers de nombreux villages, le château de Nyon, le Signal-de-Bougy, le regard franchit bientôt le lac et s'arrête émerveillé sur les géants des Alpes pennines. Ou-

tre le Mont-Blanc dont la beauté est sans rivale, certains sommets, le Combin, la Dent-Blanche, la grande paroi du Weisshorn se profilent avec plus de netteté qu'à partir du Mont-Tendre et l'impression qu'ils produisent est plus puissante encore.

Vers le sud, l'échine alpine se crête d'une multitude de cimes élevées et lointaines, au milieu desquelles trône la Tournette. Dans l'extrême sud, on croit reconnaître la Meige et les Écrins, les plus formidables sommets du Dauphiné.

Tout près, le Salève, le Vuache, la cluse de Bellegarde, les crêtes : rocheuses du Credo, du Reculet, du Colombier, encerclant ce pays du Genevois, qui est comme la fine et extrême pointe du plateau suisse, coincée entre les Alpes et le Jura, et qui, naturellement, devrait appartenir à la Suisse.

En arrière, vers l'ouest, d'innombrables crêtes boisées chevauchent les unes derrière les autres et l'œil pressent les vallées, les combes profondes qui les séparent. De ces crêtes, la première, la plus rapprochée, appelée le Mont-du-Massacre, est toute noire de sapins. Ils semblent se toucher tous, et à les contempler si serrés, l'esprit se plaît à évoquer le temps où tout le Haut-Jura présentait le même aspect, le temps où les loups, les ours, étaient les maîtres incontestés de ces solitudes boisées.

Mais assez parlé de ce que l'on voit de la Dôle. Que voit-on sur la Dôle elle-même ? – Des plantes, des fleurs, on en voit à profusion, et des belles, et des rares, et des rarissimes, de quoi émerveiller les amants les plus épris de la Nature, à l'instant de son plein épanouissement. Au printemps d'abord, les pentes nord se constellent de *soldanelles* et de *jonquilles*. Plus tard, dans l'été, les *paradisies* – espèces de lis aux fleurs d'un blanc virginal, – les *asters* – grandes marguerites aux corolles marginales bleu foncé – envahissent le plateau culminant et le transforment en un parterre multicolore.

Des sommets jurassiques suisses, la Dôle est certainement celle dont la flore est la plus riche, celle qui renferme le plus d'espèces alpines. La plupart de ces raretés habitent heureusement les gazons du précipice et sont à l'abri des vandales ; c'est également dans ces localités que l'on observe l'*edelweiss*. Bien lui en a pris, car sans cela il aurait disparu à tout jamais.

Parmi les plantes de la Dôle, il y en a une, une charmante petite *androsace*, qui ne croît nulle part

ailleurs un Suisse. Elle se rencontre cependant dans les Alpes françaises et dans diverses montagnes européennes. Les botanistes qui la connaissent se garderont bien de divulguer le lieu de sa retraite à la Dôle.

Le *rhododendron* – rose des Alpes – est assez fréquent à la Dôle. Le nombre des plants diminue-t-il, se maintient-il ? – Je ne saurais le dire. Mais une chose est certaine, cette magnifique plante devrait être un objet de vénération pour les touristes dans le Jura. Sous aucun prétexte on ne devrait la toucher et cueillir ses fleurs, car toute mutilation la met un fâcheuse posture, en compromet la floraison future et l'existence de la plante tout entière.

Il est évident que le rhododendron exerce un attrait irrésistible sur nombre de promeneurs et qu'ils tiennent à un cueillir et à un emporter un bouquet. Mais de grâce, qu'ils laissent celui du Jura tranquille et qu'ils aillent se servir dans les Alpes. Là, ils en trouveront à profusion, et pourront un cueillir à volonté sans risque d'attenter à l'existence de l'espèce.

De la Dôle, nous sommes descendus à La Cure, ce hameau franco-suisse à cheval sur la frontière, à la bifurcation de deux grandes artères : Morez-Nyon et Morex-La Faucille-Genève, et le lendemain nous rentrions à la maison par Le Noirmont, Le Creux-du-Cruaz et Les Begnines, emportant de cette excursion pédestre, accomplie par un temps superbe, dans notre beau pays de Vaud, des souvenirs ineffaçables et le désir de recommencer l'an prochain dans une autre région.

J'ai trouvé gravé sur un petit rocher tout près de l'extrême sommet de la Dôle, sur le versant nord, l'inscription suivante :

JS 88
22
FRANCE
CANTON DE VAUD
1807

Quelqu'un pourrait-il m'en donner l'explication, si toutefois il y en a une ?

SAM. AUBERT.